4e Année. — N° 163. Dimanche, 14 Février 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

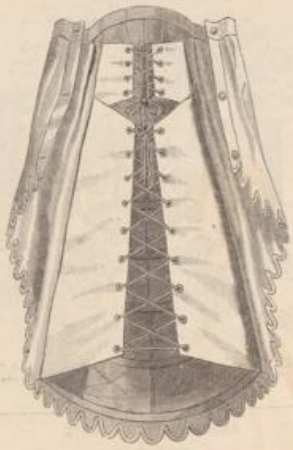
52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. PETITE FILLE DE CINQ ANS. 2. COSTUME DE BÉBÉ. 3. PETIT GARÇON. 4. JEUNE FILLE. 5. COSTUME ÉCOSSAIS. 6. FILLETTE. 7. FILLETTE DE QUATRE ANS.

8. BAS DE PANTALON.

SOMMAIRE

GRAVURES : Sept costumes de jeunes filles et d'enfants de trois à seize ans. — Deux garnitures de bas de pantalon. — Jupon princesse (intérieur et extérieur). — Jupon Médicis. — Jupon édredon. — Bande en soutache. — Coussin en application de cretonne. — Carré en filet brodé de Cluny. — Dentelle en lacet canevas. — Bande de drap. — Rideaux en tulle gros. — Poche en guipure Renaissance. — Toilette en velours et faille satin. — Manteau pardessus en sicilienne. — Costume en mandaloé et faille. — Toilette vert olive. — Costume en velours et faille. — Bébés.
SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.



10. INTÉRIEUR DU JUPON PRINCESSE.

9. BAS DE PANTALON.

12. JUPON MÉDICIS.

11. EXTÉRIEUR DU JUPON PRINCESSE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de petite fille de trois à cinq ans, en velours anglais marron. Jupe unie froncée. Corsage décolleté à basque ou robe princesse. Pardessus avec gilet formant pans carrés de chaque côté; dos plus court formant dos de petite veste. Col marin. Ce vêtement est garni d'une broderie anglaise à feston carré. Ceinture de faille rouge. Chapeau de feutre gris relevant sur le devant et orné de velours marron et de plumes grises. Bas rouges ou marrons. Bottines de chevreau mordoré.

2. Costume de drap blanc ou de cachemire pour bébé de deux ans, petite fille ou petit garçon. — Robe anglaise, c'est-à-dire à jupe plissée et à corsage vague décolleté avec chemisette. Pelisse-paletot croisant devant avec deux rangées de boutons et bordée de renard blanc. Guêtres blanches en laine tricotée ou en drap blanc. Chapeau-capote en faille coulissée, avec ruche de dentelle et de ruban en dessous, plumes blanches dessus.

3. Costume de petit garçon de quatre à cinq ans, en petit drap gris. Jupe plissée. Corsage à basque formant gilet par devant, simplement bordé de galon de laine. Paletot-pardessus demi-ajusté fermant sur la poitrine par un seul bouton au-dessous des revers. Le paletot est garni, soit d'un galon de laine, soit de trois soutaches de laine également; boutons de bois gris. Bas écossais gris et noir. Bottines de chevreau. Chapeau de feutre gris à bords ronds, légèrement relevé et doublé de velours gris; plume grise autour de la calotte, fixée par un nœud de velours gris.

4. Costume de jeune fille de quatorze à quinze ans, en cachemire de l'Inde gris tourterelle. Jupon uni rayé de velours marron. Tunique forme polonaise relevée derrière par un nœud de faille marron et boutonnée devant par des boutons de velours marron; manches à doubles revers bordés de velours marron. Chapeau de feutre de même teinte que le cachemire, calotte un peu pointue, bords plats relevés sur le côté gauche par un nœud de velours marron servant de pied à une grande plume marron. Ces costumes d'enfant ont été créés par la maison Schiller, 21, boulevard des Capucines.

13. JUPON ÉDREDON.

5. Costume écossais en popeline pour jeune fille de seize à dix-sept ans. — Le jupon est monté à gros plis et rayé de larges biais de faille noire; seulement par devant le tablier est bordé de faille et noué derrière par un nœud de faille noire. Corsage-gilet en taffetas noir, avec manches écossaises. Paletot Louis XV bordé de faille noire, avec biais de faille autour de l'encolure; grand nœud de faille sur la poitrine, petit nœud aux manches, boutons d'acier. Chapeau haut, à forme et à bords tout ronds, doublés de velours du bleu de l'écossais; plume marron.

6. Pardessus de petite fille de trois à six ans, en gros drap bleu, garni de martre ou de marmotte; parements de velours noir aux manches; poches bordées de fourrure; col de velours noir. Chapeau de feutre bleu marine à bords droits, avec nœud de velours bleu dessus et dessous, et plumes grises. Guêtres de drap bleu. Ce paletot peut être fait aussi pour petit garçon du même âge.

7. Costume pour fillette de quatre ans, en velours noir. — Petite jupe unie montée à gros plis; corsage décolleté encadré de guipure artistique ou de dentelle faite avec du lacet anglais. Pardessus formant paletot par derrière et pelisse par devant, orné de la même dentelle et de nœuds de faille par devant. Chapeau rond en feutre noir, orné de faille noire, d'une plume blanche et d'un nœud de faille rouge ou bleue.

14. BANDE EN SOUTACHE.

8. Bas de pantalon simple. — L'étoffe fournit aux fronces; elle est enserrée par un entre-deux de broderie formant jarretière et retenant une haute bande richement brodée.

9. Bas de pantalon riche. — Un entre-deux de valenciennes est encadré par deux entre-deux de nansouk brodé; et du côté de l'étoffe, se trouve une suite de petits plis réguliers; une garniture de nansouk émarge de l'entre-deux; elle est légèrement froncée et fait tête à une valenciennes assortie à l'entre-deux.

10-11. Jupon princesse (vu devant et derrière). — Le nom de ce jupon indique sa destination; il soutient admirablement les robes princesses, dont il relève le haut à l'aide d'un coussin latéral voilé par une seconde jupe;

E PANTALON.

er. Chapeau haut, à
e velours du bleu de

s à six ans, en gros
motte; parements de
dées de fourrure; col

PRINCESSE.

bleu marine à bords-
ssus et dessous, et plu-
Ce paletot peut être fait
e.

re ans, en velours noir.
plis; corsage décolleté
e dentelle faite avec du
etot par derrière et pe-
dentelle et de nœuds de
outre noir, orné de faille
nœud de faille rouge

Bas de pantalon sim-
— L'étoffe fournit aux
es; elle est enserrée par
ntre-deux de broderie
unt jarretière et retenant
haute bande richement
be.

Bas de pantalon riche.
n entre-deux de valen-
nes est encadré par deux
-deux de nansouk bro-
et du côté de l'étoffe, se
re une suite de petits plis
liers; une garniture de
ouk émarge de l'entre-
; elle est légèrement
cée et fait tête à une va-
ennes assortie à l'entre-
.

-11. Jupon princesse
devant et derrière). —
om de ce jupon tunique
destination; il soutient
irablement les robes prin-
es, dont il relève le haut
ide d'un coussin laitonné
par une seconde jupe;

1875 163

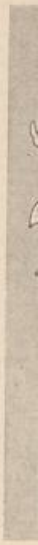
REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Dubois, 31, rue d'Anjou, 31.

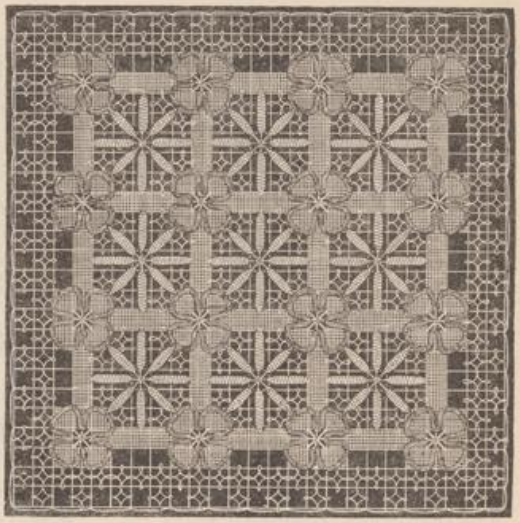
Gants de la Parfumerie Rimon, 31, rue du Quatre-Septembre, 31.



une den
seconde
Notre
l'effet d
vant, où
une dou
permet
diminue
Modèle
33, rue

12. J
sergé ro
jupon e
et sans
partie d
dée de
soutienn
d'autant
dans le
conde t
encadrée
toffe bo
noire. C
priée
toilettes

15. COUSSIN EN APPLICATION DE CRETONNE.



16. CARRÉ EN FILET, BRODERIE DE CLUNY.

une dentelle encadre cette seconde jupe ou tunique. Notre dessin 10 montre l'effet de la jupe par devant, où elle se rattache par une double laçure; ce qui permet d'augmenter ou de diminuer son volume. — Modèle de M. de Plument, 33, rue Vivienne.

12. Jupon Médicis en serge rouge ou gris. — Ce jupon est à devant flottant et sans aucun ressort; la partie de la traîne est bordée de lames d'acier qui la soutiennent et la rejettent d'autant plus en arrière, que dans le haut il y a une seconde tournure Frou-Frou, encadrée d'un coquillé d'étoffe bordé de lacet de soie noire. Cette jupe est appropriée complètement aux toilettes du jour, qui, complétement plates sur le devant, se rejettent en arrière par un filet de plis et de bouffants, qu'il faut soutenir pour leur conserver de la grâce. — Modèle de M. de Plument.

17. DENTELLE EN LACET CANEVAS.

13. Jupon édredon. — Ce jupon est destiné à être porté en dessous des premiers; entre deux cretonnes aux dessins de cachemire des mieux réussis, se trouve un fin duvet d'édredon, qui rend la jupe chaude et douillette sans être lourde. — Modèle de M. de Plument.

14. Bande en soutache. — Cette bande peut se broder tout en soutache ou bien avec un mélange de soutache et d'application.

La croix qui forme le mo-

18. BANDE DE DRAP.

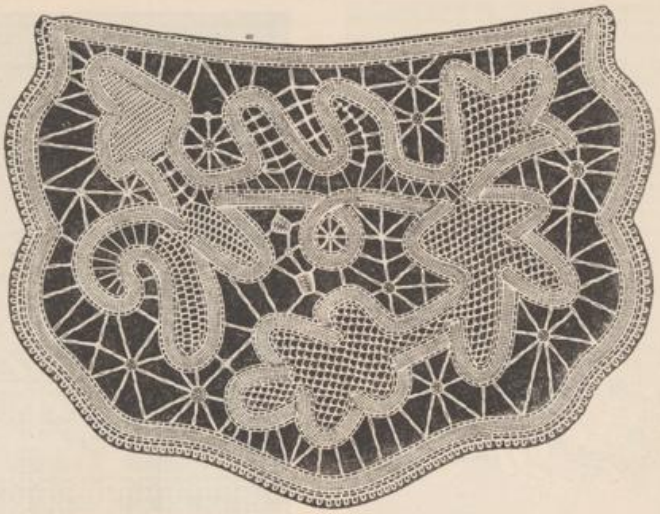
19. RIDEAUX EN TULLE GREC.

tif principal s'obtiendra, soit par une application de drap sur drap, soit par un encadrement de deux larges soutaches, l'une claire, l'autre foncée, et toutes deux cordonnées de soie d'or.

Les ornements qui agrémentent la bande se font en ganse perlée, qui se coud à points devant, comme la soutache.

15. Coussin en application de cretonne sur toile. — On ne peut s'imaginer la diversité des effets que l'on peut obtenir à l'aide de ces applications de cretonne découpées que l'on applique sur toile ou sur satin, et dont on peut faire tout aussi bien de riches tentures d'appartement, en combinant des ensembles de beaux dessins, dans le genre de celui que nous avons édité dernièrement, tout aussi bien que des objets plus délicats et plus mignons, coussins, bandes, fauteuils, etc.

Il faut se procurer des cretonnes aux dessins riches, au coloris vif et animé; découper tous les contours des fleurs, feuilles, oiseaux, ou autres objets, à son gré. Ceci fait, on étudie ce que l'on a à sa disposition, et on combine un tout harmonieux, comme dans le modèle que nous vous offrons; on cache les tiges d'une branche sous les feuilles de l'autre; puis, lorsqu'on a posé son ensemble, sans l'arrêter préalablement, on coud toutes ses fleurs et ses feuilles par un point devant coulé fait en fil; ceci fait, il ne reste plus qu'à border le tout de points lancés en soie, de nuances assorties à l'objet que l'on encadre, nuances variées, points irréguliers, les uns plus hauts que les autres. On doit aussi faire les nervures des feuilles par le même procédé, séparer les folioles des fleurs, et cependant ne pas trop accabler de points, afin de laisser tout le brillant du coloris de la cretonne. Pour composer un ensemble il faut souvent se procurer plusieurs mètres de cretonnes différentes, celles de nos lectrices qui seraient embarrassées pour ce choix peuvent s'adresser au Sphinx, pour avoir, soit un coussin semblable à celui-ci, soit des écrans, des portières ou des panneaux, en comptant le prix sur 40 fr. le mètre carré.



20. POCHE EN GUIPURE RENAISSANCE.

16. Carré de filet broderie de Cluny. — Ce carré est exécuté sur vingt-cinq mailles ou nombres impairs, c'est-à-dire que ce dessin a un centre ou milieu; notre modèle se fait au point d'esprit d'abord, au point de toile pour les cadres et au point de rel et pour les étoiles; les petites fleurettes du croisement du cadre se font tout simplement par des points lancés autour de la toile qui remplit les quatre carrés; ces points tournés ou lancés se font au fil plat, et le reste en fil fil.

17. Dentelle en lacet canevas. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Il faut se procurer du lacet blanc ou écru de deux largeurs différentes, lacet au réseau lâche et bien ouvert au fil retors, lacet à picot établi exprès pour ce genre de travail, qui aura une grande vogue pour l'ornement des robes d'été, surtout pour celles en toile ou en batiste.

Il faut dessiner, sur moleskine, puis coudre bien solidement ses lacets comme s'ils devaient y rester, ensuite les maintenir à leurs places respectives à l'aide de points cordonnés faits en bon fil fil. Pour aller d'un point à un autre, on glisse ses points, qui deviennent perdus sur les lisières des lacets.

18. Bande de drap. — Modèle du Sphinx. — Il faut se procurer une bande de drap grossier d'un vert ancien un peu jaune, puis du drap d'un vert plus pâle. Pour les appliques des feuillages, du drap rose égyptien, un peu brique pour les feuilles, et de la tresse alpaga blanche pour les cordons de l'encadrement.

Notre modèle est réduit d'un tiers sur sa grandeur, telle

21. TOILETTE VELOURS ET FAILLE RAYÉE SATIN.

22. MANTEAU-PARDESSUS EN SICILIENNE.

qu'on la trouve au Sphinx. Lorsque les appliques sont bâties à leurs places respectives, on les entoure d'une bande de laine de Hambourg couponnée de cordonnet mais; ces brins de laine doivent être de la couleur des objets qu'ils encadrent, mais d'un ton plus clair.

Quant au lacet blanc, les deux montants qui l'encadrent seront en laine rouge, pareille à celle de la fleur, et le croisillon des deux nuances de vert.

19. Rideaux en tulle grec. — Modèle du Sphinx. — La broderie sur tulle grec se fait au point de reprises allant et revenant en se contrariant dans le même réseau; il ne doit jamais y avoir de nœuds; lorsqu'une aiguillée est à sa fin, on commence, deux points avant la fin à reprendre, l'autre brin.

Il faut remarquer aussi la différence que donne le travail dans les deux côtés du tulle, dans le bas, dans le sens du tulle. Les étoiles sont faites sur même nombre de points dans le bas comme sur les côtés; cependant, en tournant le dessin change d'aspect : les unes sont longues et les autres s'en vont en largeur. Si on fait des rideaux, il faut observer que les lisières soient sur les côtés, et que le droit fil du tulle soit dans le bas.

Il faut employer pour cette broderie du coton à la rose de première qualité et du tulle extra.

20. Poche en guipure Renaissance. — Modèle du Sphinx. — Cette poche complète l'ensemble d'une toilette garnie de dentelle Renaissance. On peut, du même dessin, faire les pans de la cravate, garnir les bouts de la ceinture, orner les parements des manches.

Il faut coudre son la et sur la moleskine, qui doit être toute dessinée, suivant le modèle, puis remplir les pleins de jours Renaissance. Ceux de notre modèle sont le point de tulle, le point de Paris et le point de plume pour les feuilles mates. Les barrettes se font en cordonnets mêlés de roues, et non au feston.

21. Toilette velours et faille rayée satin. — Jupon de velours de soie à traîne, orné de trois volants montés avec trois fronces. Tablier de faille rayée satin, garni d'une dentelle perlée et d'un large ruban de jais. Corsage de faille rayée, à basques carrées garnies comme le tablier. Manches de velours, avec revers formé par le ruban de jais et dentelle perlée retombant sur la main. — Modèle de Mme Irma Simon, rue Chabanais, 10.

22. Manteau-pardessus en sicilienne, orné tout autour d'une bande de velours et de castor argenté. — Modèle de Mme Elise, rue Richelieu, 64.

23. Costume en matelassé et faille. — Jupon de faille, orné de deux volants plissés et d'un autre volant monté avec six fronces et à tête. Tunique en matelassé, formant étole devant et léger pouf derrière, et ornée d'un effilé en rubans gaufrés; poches avec nœud sur le côté. L'effilé remonte sur le devant de cette tunique qui ferme par des pattes de fai le.

24. Toilette vert olive. — Jupon de faille; le devant est fait de bouillonnés et de plissés alternant et se terminant, dans le bas, sous un volant posé en courbe, garni d'un plissé dans le bas. Par derrière, le jupon forme un gros pli; la demi-traîne se termine par un plissé et un volant en biais et froncé. Tablier et corsage en étoffe de même teinte,

23. COSTUME EN MATELASSÉ ET FAILLE. 24. TOILETTE VERT OLIVE. 25. COSTUME EN VELOURS ET FAILLE.

à raies, en matelassé. Le tablier est orné de trois petits plissés à la vieille et de trois effilés. Ce tablier se fixe sous un grand nœud écharpe nouant très-bas sur la jupe. Corsage à basques courtes devant, garnies comme le tablier, et à postillon plissé derrière, sans garnitures. Manches avec bouillonné de faille sur le dessus du bras. Col carcan se tenant droit.

25. Costume en velours et faille vert réséda et vert myrte. — Le jupon est en faille réséda et orné de deux hauts volants en biais se terminant par un plissé très-serré en droit fil et surmontés d'un bouillonné tiré. Tablier se composant de bandes formant pointes en velours vert myrte et faille réséda alternant, et orné d'effilés à glands des deux verts posés à chaque pointe formée par les deux étoffes. Ce tablier se fixe derrière par des nœuds faille et velours, reposant sur un lé de faille froncé et bouillonné à plat, qui part des hanches et qui est cousu au tablier. Corsage de velours vert à basques rondes se terminant par un pli-sé de faille. Manches bouillonnées en long avec revers de velours vert. — Modèle des grands magasins de la Paix.

26. Châtelaine style Renaissance. Elle est composée d'un chiffre ciselé. La montre, dont le fond est fait d'un chiffre également ciselé, est encadrée dans une jolie ferrure qui se termine par deux ornements formant anse. Les chaînes, en or rouge poli, se rattachent à ces anses et au chiffre. — Modèle de M. Boucheron, galerie de Valois, au Palais-Royal. Cette châtelaine a été fort remarquée à la dernière Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie.

E. BOLOY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette en cachemire de l'Inde bleu marine et faille bleu barbeau. — Le jupon est en faille, orné dans le bas d'un volant plissé en cachemire qui va grandissant par derrière. Au-dessus de ce volant, se trouve un bouillonné froncé deux fois en faille, avec tête en haut et en bas; puis, au-dessus, un bouillonné en cachemire froncé, deux fois moins haut et avec deux têtes cachemire et faille seulement dans le haut. La tunique est en forme de polonaise, boutonnée devant, fendue derrière et relevée à plat sous un nœud de faille. Un biais de faille orne cette tunique. Manches de faille avec plissé dans le bas. — Modèle créé par la maison Duboys.

Toilette faille gris poussière et velours noir. — La jupe est tout unie par devant et très-plate par derrière. Le gros pli quadruple est recouvert entièrement de volants plissés en faille, séparés par des biais de velours. Un nœud de velours est placé sur le côté, à l'ouverture des poches. Le corsage est à petites basques rondes sans garnitures. Deux biais de velours forment bretelles sur le corsage; ils servent à fixer deux plissés de faille, posés ainsi que l'indique la gravure. Les manches sont rayées de bandes de velours noir et terminées par deux plissés de faille formant revers et deux fronces de velours. — Modèle de la maison Duboys, 31, rue d'Anjou.

Courrier de la Mode

Le jour où paraîtront ces lignes, le dernier écho du jour du carnaval se sera éteint; les fronts courbés sous la main du prêtre auront reçu la cendre symbolique qui rappelle aux chrétiens, combien sont fugitifs les plaisirs terrestres; de graves pensées auront pris la place des préoccupations mondaines... voilà du moins ce qui devrait être et ce n'est pas toujours, hélas! A Paris surtout, il faut bien l'avouer, le mercredi des cendres n'est pas, pour le plus grand nombre, le premier jour de carême, la première étape faite dans le chemin de l'austérité et de la pénitence mais bien, un *temps* de repos nécessaire pour reprendre haleine et ménager ses forces pour de nouveaux plaisirs. Je n'ai pas l'intention de m'ériger en juge et d'adresser à mes lectrices une manière de sermon sur les devoirs et les obligations qu'imposent les lois de l'Église, je me bornerai à constater qu'en dépit du carême on danse et on dansera sans se préoccuper autrement des *dires* de l'almanach et des prescriptions catholiques. Néanmoins, comme je pense avoir épuisé, à peu près, la série des renseignements concernant les toilettes de bal ou de réception et que j'espère avoir satisfait sur ce point aux exigences de mes lectrices, j'aborde, ainsi que je l'ai promis précédemment, des questions non moins intéressantes et plus sérieuses. Je veux parler du trousseau des jeunes mariées et de la corbeille qui leur est offerte. Toute jeune fille qui se marie doit apporter, dans le choix de ce trousseau, une sage modération et faire preuve de raison et de prévoyance en réglant ses fantaisies et ses désirs suivant l'état de fortune et la situation qu'elle doit avoir comme femme. Il est évident qu'avec une position modeste il serait très ridicule et fort peu raisonnable de composer son trousseau d'objets luxueux et peu solides qu'on serait dans la nécessité de renouveler au bout de très-peu de temps. Il faut laisser les broderies élégantes, les dentelles et la batiste aux femmes qui peuvent, sans grever le budget du ménage, réparer, le cas échéant, les désastres occasionnés par la brosse des blanchisseuses. On peut fort bien composer un fort beau et bon trousseau avec de la toile fine et forte et remplacer les garnitures tapageuses par des plis bien faits et bien cousus, des festons, quelques modestes entre-deux.

Il existe dans certaines familles de province un usage que je ne saurais trop louer, et qui consiste à préparer, à confectionner dans la maison et de longue main la plus grande partie des objets qui doivent servir à la jeune femme. On achète de temps en temps une pièce de toile ou de calicot, un service de table, une pièce de valenciennes, puis on coupe les draps, les serviettes, et tout cela se fait sans qu'on y pense. On apporte un soin extrême à ces divers travaux; aussi les ourlets, les surjets, les chiffres, sont de véritables merveilles d'exécution, et le linge, ainsi cousu, devient inusable. J'admets qu'on attende pour confectionner certains objets dont la forme dépend du goût du jour et de la mode du moment, tels que les jupons, les chemises, pour toilettes du soir, les cols, les manches, etc., etc., que l'époque du mariage soit fixée; mais quand la partie sérieuse et solide du trousseau est là, toute prête, méthodiquement rangée dans la grande armoire, le reste est, en somme, peu de chose. Malheureusement, cela ne peut guère se pratiquer à Paris, où l'on est forcé, malgré soi, de mener une vie trop active et trop occupée pour qu'il soit possible de se livrer à ce travail persévérant. Néanmoins, je conseillerai toujours de ne pas acheter au hasard et tout confectionné le linge de maison et de corps qui doit servir à l'usage habituel et d'attacher une grande importance à la qualité des tissus à employer. On n'a que trop, à notre époque, la malheureuse tendance de sacrifier tout à l'apparence, et je sais plus d'un jeune ménage qui ne possède que des draps de coton, tandis que la jeune femme a des valenciennes à ses chemises et à ses jupons. Je trouve cela déplorable.

Ces principes généraux posés, je donnerai quelques chiffres qui pourront être utiles à mes lectrices. En général, la corbeille et le trousseau réunis ensemble ne doivent pas représenter une somme plus forte qu'une année de revenu du ménage. Je donne un exemple. Supposons une jeune fille ayant 100,000 fr. de dot et un jeune homme apportant à la communauté même somme, soit par sa fortune personnelle, soit par le produit de sa situation, le trousseau et la corbeille réunis ne doivent pas coûter plus de 10,000 fr. et encore cette somme serait-elle exagérée, si la position des *époux* (style de contrat) ne devait plus tard s'améliorer, soit par des successions certaines, soit par une augmentation de revenu quelconque. Je dois faire remarquer en passant que cette moyenne ne peut s'établir pour toutes les modestes fortunes. Il est certain que les dépenses obligatoires sont plus fortes relativement pour les petites situations, lesquelles peuvent se rencontrer dans un milieu social élevé qui oblige; mais quand on est très riche, on n'est pas tenu, en somme, à tous ces petits calculs, à cette prévoyance intelligente, qui sont la véritable fortune de ceux que le sort a moins favorisés. Savoir équilibrer son budget et mesurer ses dépenses d'après son revenu est une science nécessaire pour faire sa vie calme, honorée, heureuse, et la première mesure à prendre dans ce but est de ne pas immobiliser et gaspiller en futilités une somme importante, qui représente un revenu fort nécessaire à l'administration de la maison. C'est aussi pour ce motif, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'il est sage d'apporter dans le choix des objets qui composent la corbeille et le trousseau, beaucoup de raison et de sagesse, et de ne pas vouloir posséder *en apparence* ce qu'on ne saurait avoir en réalité.

Bien que je préconise en toute sincérité cette sage coutume de préparer longtemps à l'avance le trousseau des jeunes filles, je ne puis approuver également l'usage de province, qui consiste à entasser les douzaines de chemises en bonne toile, de bas bien solides, de pantalons et de camisoles. Il en résulte que vingt ans après son mariage, on a encore des choses *toutes neuves*, mais parfaitement antiques et ridicules de forme. La difficulté est donc de se tenir dans une juste mesure et de faire la part de la raison et celle de la coquetterie féminine. Voilà ce que je compte traiter dans un de mes prochains courriers, en donnant à mes lectrices un devis de trousseau composé selon les principes que je viens d'émettre.

MARIE DE SAVERNY.

LA ROSE D'ANTIBES

X (suite)

Le vieux Ricard était déjà à l'autre bout de la place quand les autres sortirent. Mais il revint vivement sur ses pas, et tendant à Leroux ses deux mains, comme il avait fait pour Cochard :

— Nous ne nous quitterons pas ce soir sans nous serrer la main, dit-il.

— Vous allez donc faire un voyage au long cours?

— Je n'ai pas dit...

— C'est bon, comme dit Cochard, c'est votre affaire. En tout cas, je vous donne la main *quand même*. Vous voyez que je ne vous garde pas rancune de votre mauvais procédé, ajouta Leroux à voix basse.

— Que voulez-vous, voisin, *aujourd'aujourd'hui* les hommes sont prudents, répondit le papa Ricard en riant de son rire de crécelle.

Et il s'éloigna en trottinant.

Jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'angle de la place, les trois hommes examinèrent le balancement peu gracieux de la démarche du bonhomme Ricard, puis M. Leroux emmena les deux jeunes gens sous les grands marronniers qui ombrageaient le milieu de la place, en leur disant :

— Nous avons à causer.

Les trois hommes étaient là depuis près d'une heure en conférence, quand on entendit dans le lointain un bruit de grelots et le roulement d'une voiture retentissant à grand fracas sur le pavé sonore. Un instant plus tard, la diligence déboucha au grand trot sur la place où elle s'arrêtait devant la poste aux chevaux.

— Qui vient là-bas? dit M. Leroux à son fils en lui montrant un voyageur qui arrivait en toute hâte, traînant après lui un sac de nuit.

— C'est le papa Ricard, répondit Edmond.

C'était bien Ricard en effet.

— Bastien, dit-il au conducteur de la diligence, m'avez-vous retenu une place pour Paris au bureau de Marseille?

— Oui, monsieur Ricard, répondit le conducteur en lui tendant un bulletin. Place de coupé, n° 2, monsieur Ricard, voilà.

— Ah! le vieux lascar! dit tout bas M. Leroux à son fils, il va à Paris; mais qu'y va-t-il faire?

La diligence avait achevé de relayer. Le postillon rassembla ses guides, les chevaux s'enlevèrent, et la lourde voiture s'engouffra bientôt dans les rues étroites et tortueuses qui conduisaient à la route de Mars ille.

L'air était encore ébranlé du bruit des roues massives de la diligence, quand une autre voiture apparut à l'angle opposé de la place. Celle-ci n'était point une voiture publique. C'était une très-élégante berline de voyage, attelée de quatre chevaux, coquettement conduits à la Daumont.

— Quel luxe! dit M. Leroux.

— Qui cela peut-il être? lui demanda Edmond.

— Je ne sais, quelque ministre en disponibilité ou un grand seigneur étranger qui va passer la saison à Nice.

La voiture traversait la place au galop de ses quatre chevaux. Elle passa comme un éclair devant les trois hommes.

— C'est étrange! dit M. Leroux.

— N'avez-vous reconnu personne dans cette voiture? lui demanda Paul.

— Vous avez raison. Dieu me pardonne, c'est notre Marius qui occupe l'une des places de devant. Oh! je l'ai bien reconnu!

— Marius! s'écria Paul. Oh! je saurai où il va.

Et, s'élançant derrière la voiture avec plus d'agilité qu'on n'en aurait attendu de lui, il se pendit aux étrivières.

XI

Nous demandons ici la permission d'user du privilége qui a toujours été accordé au romancier : changer le lieu de l'action de son drame quand il lui en prend la fantaisie, ou du moins quand l'intérêt de son récit lui semble l'exiger. Nous allons donc nous transporter à Venise, afin de présenter à nos lectrices un personnage qui doit servir à compléter notre fabulation par le rôle qu'il joue dans notre dénoûment.

Nous sommes donc à Venise. Ce n'est plus *Venezia la bella*, hélas! c'est Venise en deuil, Venise sous la domination de l'Autriche!

Non loin du Canareggio, de l'autre côté du Grand-Canal, presque à l'angle de l'un des canaux latéraux que prennent les gondoliers afin d'éviter les longues sinuosités du Grand-Canal pour se rendre de son extrémité, par exemple de la Dogana ou de Santa-Maria della Salute, à la place Saint-Marc, il existait encore, il y a une trentaine d'années, un vieux palais qui attirait fatalement les regards de l'étranger, tant on devait craindre de le voir vous écraser dans sa chute. En effet, ce vieux fantôme de palais tombait littéralement en ruines et, comme tant d'autres à Venise, hélas! semblait devoir bientôt disparaître sous les eaux.

La porte d'eau donnant sur le canal était dégondée et n'avait jamais dû s'ouvrir depuis la chute de la sérénissime République. Au rez-de-chaussée et au premier étage, les fenêtres sans vitres semblaient annoncer que depuis bien des années ce palais était inhabité. Cependant il n'en était rien. Quelqu'un, en effet, vivait là, une ruine au milieu de ces ruines, un souvenir d'un glorieux passé dans les misères et les décrépitude du présent.

La seule porte peut-être qui fût à peu près intacte était la porte de la salizada, — la ruelle, — une porte qui, autrefois, dans les palais de Venise, servait aux domestiques et aux fournisseurs et correspondait à peu près à ce que, dans nos maisons de Paris, nous appelons l'escalier de service. Donc, cette porte venait de s'ouvrir en donnant accès à un homme arrivé aux dernières limites de la vieillesse. Cet homme, d'un aspect misérable, presque sordide, portait à son bras un panier contenant quelques maigres provisions, son dîner du jour que le vieillard était allé chercher lui-même par la ville. Cependant cet homme portait le plus ancien nom de l'antique aristocratie de Venise, un nom qui apparaît pour la première fois dans l'histoire du monde au siècle avant que Charlemagne couvrît les Gaules de sa puissante épée.

Mais pour que ce que nous allons raconter ne paraisse pas trop invraisemblable, quelques considérations préliminaires nous semblent nécessaires. Peut-être trouvera-t-on que nous présentons ces considérations avec une certaine complaisance. On nous le pardonnera. Nous avons beaucoup connu et beaucoup aimé Venise. Avant de la connaître, elle était une de nos admirations instinctives; quand nous l'avons connue, cette admiration est devenue passionnée en même temps que l'illustre et antique cité demeurait l'un des plus grands étonnements de notre vie.

Nous croyons pouvoir garantir que pour tous ceux qui voudront étudier Venise, il en sera ainsi. La reine de l'Adriatique n'est-elle pas le souvenir le plus empreint de poésie que tous les lettrés aient gardé de leurs études classiques? Venise! quel cœur de vingt ans n'a tressailli à ce nom mystérieux! Aussi ne nous défendons-nous pas de l'enthousiasme que Venise nous a de tout temps inspiré.

Comme elle est la plus ancienne, l'aristocratie de Venise a aussi, sans conteste, été la première du monde. Nulle part l'aristocratie n'a joué un rôle aussi considérable et n'a pendant un aussi long temps conservé seule la direction des affaires publiques.

Sans vouloir étudier les causes qui l'ont amoindrie, hasardons ce paradoxe, que la principale de ces causes est si simple qu'il n'est pas venu à l'esprit de personne de la mettre en avant, c'est son antiquité devenue peu à peu et par une pente insensible de la caducité. Moins souple assurément et moins sage aussi que l'aristocratie anglaise qui, elle, s'est sans cesse rajeunie en infusant dans ses veines un sang nouveau, en s'assimilant avec une merveilleuse habileté les éléments hostiles qui voulaient l'ébranler ou la renverser, l'aristocratie de Venise est toujours restée pure de tout alliage. Elle n'en a pas moins maintenu pendant onze siècles sa prépotence : en effet, commencée à l'année 697, où Paolo Lucio Anafesto, — nous retrouverons ce nom tout à l'heure, — fut élu le premier doge par les soixante-douze îles qui formèrent plus tard les soixante-douze paroisses de la ville, l'histoire politique de Venise finit seulement en 1797, à l'époque où trois mille baïonnettes françaises signifièrent son arrêt de mort à l'antique oligarchie.

Pendant cette longue suite d'années, l'aristocratie vénitienne est restée constamment fidèle à son principe, affirmé en 1217, quand le doge fut rangé parmi les rois fainéants et le gouvernement de la République confié, sous le nom de Grand-Conseil, à un certain nombre de citoyens. Ce jour-là

il fut décidé entre les conjurés — n'était-ce pas, après tout, une conjuration contre le gouvernement établi? — que le Grand-Conseil se recruterait à perpétuité parmi les descendants de ceux qui avaient consacré le nouvel état de choses, et cela *par exclusion à tous autres*. Cette règle absolue ne reçut jamais d'exception pendant tout le temps que dura la République.

Cette inflexibilité de caractère se retrouve partout dans l'histoire de l'aristocratie vénitienne, histoire étrange où la grandeur domine, mais heurtant à chaque pas, surtout pendant les derniers siècles de son existence, des aventures, des bouffonneries, des arlequinades, et trop souvent, hélas! des échafauds et des gibets. Aussi, dans quelques siècles, l'histoire de Venise apparaîtra bien plus comme une légende que comme une réalité, quand l'étrange cité où s'est joué ce long drame de onze siècles aura disparu au fond des lagunes d'où elle est sortie.

Mais que sont devenus les derniers représentants de ce glorieux passé, le jour où Venise a cessé d'exister comme puissance politique? Tous ou presque tous semblent avoir sombré dans le naufrage qui a emporté leur chère République. Çà et là, après moins d'un siècle écoulé, nous retrouvons quelques épaves; mais, en vérité, ne semble-t-il pas que cette orgueilleuse aristocratie a tenu à s'ensevelir dans les plis du drapeau qui flottait jadis au-dessus du lion de Saint-Marc, puisque sa trace s'est perdue?

Non pas complètement. Quelques débris flottent et surnagent encore, comme celui que nous allons présenter tout à l'heure à nos lectrices.

Mais, pour justifier le personnage, et aussi pour montrer combien profonde et irrémédiable est la décadence de Venise, qu'on nous permette de rappeler un souvenir personnel. Il a trait à deux grands noms qui vont être bien étonnés de se coudoyer ici.

Aux premiers jours de notre jeunesse, il nous fut donné de réaliser ce rêve : voir Venise. Dès le premier jour de notre arrivée, nous courions, avec l'ardeur de notre âge, du Rialto au quai des Esclavons, du palais du doge au tombeau du Titien, quand on nous apprit qu'il existait encore quelque part à Venise un vieillard qui avait été le valet de chambre de lord Byron pendant tout le temps du séjour du poète à Venise. On le devine, nous ne voulûmes pas laisser échapper cette bonne fortune de pouvoir causer avec un homme qui avait vécu dans l'intimité du grand poète.

Au fond d'une cour humide, dans les combles d'une pauvre maison du Ghetto, nous trouvâmes un homme âgé de soixante-dix ans environ. Il nous parla de « mylord » avec une crainte superstitieuse qui nous aurait fort amusé, si la grande ombre de lord Byron n'eût plané dans l'air de cette chambre étroite. Cependant, les souvenirs du vieux conteur n'offraient pas grand intérêt et notre attention se fût lassée vite, si un nouvel élément ne fût venu la réveiller. Un autre grand vieillard entra dans le galetas, et, après avoir serré la main de l'ancien valet de chambre de Byron, s'assit familièrement auprès de lui. Cet homme, malgré ses vêtements sordides, conservait encore sur ses traits flétris quelque apparence d'une noblesse native. Cette fierté d'attitude qui contrastait avec l'humilité de son compagnon nous intriguait. Le vieux conteur s'en aperçut et nous dit :

— Excellence (tout le monde est Excellence en Italie), si vous le désirez, je puis vous présenter mon ami?

— Volontiers.

L'ancien valet de chambre se leva avec une certaine solennité, et nous dit textuellement :

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence le dernier descendant de l'illustre maison de Foscari.

— Foscari! de la famille ducale?

Le second vieillard se leva à son tour, en nous disant :

— Oui, monsieur.

— Quoi? Foscari, le doge déposé...

— Était l'un de mes aïeux. Venise vous ménage de ces surprises. Oui, je suis le dernier descendant de ce grand citoyen qu'on appelait Francesco Foscari. Grand citoyen! certes, il le fut, plus grand que Brutus, puisque, par respect pour la loi, lui, tout-puissant, laissa tomber la tête de son fils innocent. Comment la sérénissime République récompensa-t-elle cet acte de civisme et d'abnégation? En précipitant Foscari du trône, et, aujourd'hui, le dernier descendant de cette race illustre est là devant vous. Après avoir couru pendant toute ma vie les provinces d'Italie avec une troupe de bateleurs, dans laquelle je remplissais les rôles d'arlequin, j'achève de mourir ici, et je traîne mes derniers jours usés et flétris dans un grenier, à deux pas du palais où trônaient mes aïeux.

Après avoir prononcé ces derniers mots, le grand vieillard se rassit et se plongea la tête dans les mains, dans une attitude de farouche silence. Nous n'osâmes pas l'interroger davantage et nous sortîmes du Ghetto en nous demandant ce que nous devions croire, et si nous n'avions pas eu affaire à un illuminé. Mais ce que nous apprîmes plus tard nous confirma la vérité des paroles de l'ancien arlequin, arrière petit-fils d'un doge de Venise!

Et maintenant revenons à l'homme que nous avons entrevu, rentrant d'un pas fortif par la porte de la ruelle dans le vieux palais dont nous parlions tout à l'heure, à l'angle du canal latéral qui fait face au Canareggio.

Cet homme, qui monte péniblement les degrés du palais en ruines jusqu'au deuxième étage, où une chambre un peu mieux close que les autres l'abrite tant bien que mal, — plutôt mal que bien. — Cet homme s'appelle Carlo-Felice Anafesto, des princes de Varèse. Il descend, lui, du premier doge qu'ait eu Venise en 697. Il représente donc la plus ancienne noblesse de l'Europe.

Le vieillard pose sur une table boiteuse le panier qu'il portait à son bras, comme un facchino du port. Il en tire quelques-unes de ces longues grappes de caroubes, l'un des principaux aliments du menu peuple de Venise. Il y joint une demi-douzaine de navets cuits à l'eau dans ces immenses marmites qui ont élu domicile en plein air sur le quai des Esclavons et le marché du Rialto. Carlo-Felice Anafesto, des princes de Varèse, commence ensuite le plus frugal de tous les dîners. Ses doigts écossent les caroubes et ses vieilles gencives essayent de les broyer à la place de ses dents absentes. Le vieillard paraît manger de grand appétit et sans prêter la moindre attention à la nature ni à la qualité des maigres aliments dont se compose son humble repas.

Tout à coup il s'arrête pour aller chercher une lettre qu'il a laissée au fond du panier d'où il a tiré ses provisions. Cette lettre porte pour suscription avec les redondances italiennes :

« A très-noble, très-haut et puissant seigneur Carlo-Felice Anafesto, des princes de Varèse. »

Le très-noble, très-haut et puissant seigneur, après avoir lu la suscription, laissa errer sur ses lèvres un amer sourire en jetant un regard mélancolique sur le taudis qu'habitait celui auquel se rapportaient ces formules pompeuses. Il demeura un instant pensif, paraissant hésiter à ouvrir la lettre qu'il tenait à la main. Enfin il se résolut à rompre le cachet. Voici ce que ses yeux purent alors lire :

« Cher et honoré père,

« Puisque vous n'avez pas répondu aux diverses lettres que je vous ai écrites depuis mon séjour en France, je dois conclure que vous ne les avez pas reçues. Je me vois donc forcé, mon cher père, de résumer dans celle-ci tout ce que je vous disais dans les autres.

« Vous vous rappelez que de graves dissentiments se sont élevés entre nous au sujet de la commune patrie, dès le jour où vous avez cru que j'étais en âge de recevoir vos confidences. Vous aviez, vous mon père, cette noble croyance que la résurrection de Venise était non seulement chose possible, mais chose certaine. Je ne partageais pas ces idées et je vous en donnai des raisons qui me paralysaient conclusantes.

« — Si Venise, vous disais-je, n'avait pas eu un gouvernement qui se mourait d'anémie, la Reine de l'Adriatique n'aurait pas vu sa puissance s'effondrer en quelques heures.

« Vous êtes un vieux patriote, mon père, et malgré le langage que je vous tenais, vous ne cessiez de faire, au nom de Venise, appel au dévouement de ses enfants, qui, me disiez-vous, lui devaient jusqu'à la dernière goutte du sang de leurs veines. Je vous répondais que je n'avais pas vos illusions et je vous répétais : — Si Venise avait pu se défendre, elle l'aurait fait à la fin du dernier siècle, alors qu'elle avait encore des armes et des soldats. Mais ce que n'a pas pu accomplir un gouvernement qui disposait d'une armée, comment le tenterions-nous sans démence, nous qui sommes aujourd'hui une poignée de citoyens? Comment oserions-nous lever nos bras désarmés pour renverser la formidable puissance de l'Autriche.

— Vous vous indignâtes, mon cher père, de l'irrévérence de ce langage : vous le taxiez d'impiété envers la patrie enchaînée. Un jour, mon père, vous avez été plus loin, vous m'avez dit ceci, que je me rappelle mot pour mot.

« — Il est, disiez-vous, des fils dégénérés des anciens héros qui ont fait autrefois Venise l'arbitre du monde. Ces enfants rebelles, reniant leurs aïeux, couvrent de raisons spécieuses la lâcheté de leur conduite. Voilà pourquoi Venise ne se relèvera pas du cercueil. »

« Quand vous m'avez jeté à la face ces cruelles paroles, mon père, mon parti a été bientôt pris, vous vous en souvenez. Je me suis incliné devant vous en vous disant :

« — Mon père, ce que je vais faire, je n'ai peut être pas le droit de le tenter, car j'ai charge d'âmes. J'ai une femme et des enfants auxquels je me dois, non moins qu'à la chère et malheureuse patrie que je serai impuissant à affranchir. Cependant, je n'hésite pas, car vous êtes mon père, vous m'avez outragé et je vais vous faire la seule réponse qui, dans un cas semblable, soit permise à un gentilhomme, je vais risquer ma tête pour une cause qui est la mienne assurément, mais que je sais perdue d'avance. »

« Ce fut alors, mon cher et honoré père, que j'entrai dans la conjuration dont le résultat le plus clair fut d'amener des rigueurs nouvelles sur ce malheureux pays que nous voulions délivrer de l'étranger. La plupart des conjurés furent pris. Beaucoup payèrent de leur vie cette révolte insensée; la plupart des autres expient encore dans la torture du *carcere duro* leur tentative avortée. Quelques-uns seulement purent gagner la frontière, je fus de ce nombre. J'arrivai à Paris avec ma femme et mes enfants qui avaient pu me rejoindre. Mes ressources, très-restreintes, s'épuisèrent bientôt. Je vous écrivis sans recevoir de réponse. Enfin je cherchai à donner des leçons d'italien dans quelques familles riches. Mais ici qui se soucie de l'italien, en vérité? Ces Français se figurent volontiers que leur langue est la seule que l'on parle dans tout l'univers. J'échouai donc complètement. Je voulais alors renvoyer en Italie auprès de vous ma femme et mes enfants pour lesquels je redoutais les angoisses de la misère. Mais quand je leur en parlai, ma femme et Lœtizia, ma fille aînée, refusèrent énergiquement de se séparer de moi. Alors, ne sachant plus où donner de la tête, je résolus, dans mon désespoir, d'aller moi-même me livrer à l'Autriche, certain que le gouvernement de Sa Majesté Catholique serait au moins assez magnanime pour secourir les enfants après avoir frappé le père.

« Sans confier mon projet aux miens, je réunis mes suprêmes ressources et me mis en route avec ma chère famille. Mais tant de luttes inglorieuses avaient épuisé mes forces. Arrivé ici, à Antibes, je tombai très-sérieusement malade et fus bientôt réduit à une profonde misère. Le médecin qui me soignait, un jeune homme que je soupçonne de ne pas être lui-même beaucoup plus riche que moi, devina ma douloureuse situation et s'en émut. O mon père, mes enfants étaient sans pain, et, du lit où me clouait la maladie, j'entendais leurs cris de détresse. Je roulais dans mon cerveau malade je ne sais quels sinistres projets que mes forces complètement épuisées ne m'auraient pas permis de mettre à exécution, quand un sauveur se présenta à moi sous la figure du jeune médecin dont je vous parlais. Il s'appelle Marius, — souvenez-vous de ce nom-là, mon père .... Un jour, il paraissait très-troublé en approchant du rabat où j'agonisais presque.

« — Comment vous trouvez vous? me demanda-t-il.

« — Mal.

« — Bon espoir, vous vous en tirerez, me dit-il encore.

« Je lui fis de la tête un signe désespéré.

« — Vous avez besoin de médicaments, j'ai été vous les chercher moi même.

« — A quoi bon?

« — De grâce, ne vous découragez pas encore, ajouta-t-il, et prenez ces médicaments... dès que je serai dehors.

« En prononçant ces derniers mots, il me mit dans la main une enveloppe dont le poids trahissait le contenu, et sortit rapidement. O mon père, ce pauvre jeune homme! il m'avait laissé dix pièces d'or. C'était la vie pour moi et pour les chers êtres qui m'entouraient.

« Mais si le cœur du père fit taire l'orgueil du patricien, il n'en fut pas de même pour tout le monde chez nous. Cette aumône causa une profonde indignation à ma fille aînée, ma chère Lœtizia. Elle voulait la repousser et s'écriait :

« — Non, non, jamais cela. La charité faite par une main étrangère aux descendants du plus ancien doge que compte la République. Ne comprenez-vous pas, mon père, que c'est douze siècles d'aïeux qu'on souffllette dans votre personne? — Je ne le comprenais que trop! — Périssons tous s'il le faut, continua-t-elle, mais du moins enterrons avec nous notre blason pur et sans tache.

« Elle parla longtemps ainsi. Enfin sa mère se jeta à son cou en pleurant et lui montra mon lit d'agonie. Lætizia courba la tête et se résigna en apparence, mais elle était frappée au cœur. Pendant que moi, je reprenais des forces, Lœtizia perdait les siennes, et ce matin, comme elle essayait de se lever, elle retomba inerte sur son lit.

« — Qu'as-tu? lui demandai-je.

« Elle ne me répondit pas d'abord, car depuis ce qu'elle appela peut être à bon droit notre honte, elle se renferme dans un morne silence. Enfin, comme je renouvelais ma question avec insistance :

« — Laissez-moi, me dit-elle d'une voix faible, laissez-moi m'étendre pour mourir, je ne puis supporter cela.

« Voilà, cher et honoré père, où en est à cette heure votre petite-fille Lœtizia, ma fille aînée. Maintenant, permettez-moi d'ajouter quelques mots :

« Quand ma mère est morte, je ne vous ai pas, comme c'était mon droit, demandé de me rendre les comptes que vous me deviez. J'ai accepté sans murmure la vie misérable à laquelle, depuis mon enfance, vous m'avez condamné, moi d'abord, les miens plus tard. J'ai respecté vos scrupules quand vous disiez qu'il fallait porter le deuil de Venise, en jeûnant et se couvrant de cendres comme les fidèles au premier jour du carême. Vous prêchiez d'exemple, et j'ai accepté la loi imposée par le chef de ma maison. Je ne vous ai jamais adressé une question pour vous demander ce qu'était devenue la fortune énorme qui était votre patrimoine au jour de la chute de Venise. Cependant je sais à n'en pouvoir douter que cette fortune n'a pas disparu et qu'elle existe encore, au moins en partie. Vous me l'avez confessé implicitement un jour, quand dans une heure d'enthousiasme vous avez dit : « S'il ne fallait que trois millions « pour la rançon de Venise, je les aurais fournis avant « qu'une heure fût écoulée!... »

« Je n'ajoute pas un mot. Mon père, me comprenez-vous? Une poignée d'or pour rembourser cet étranger. Vous tenez dans vos mains la vie de ma fille. Dieu vous bénisse, mon père, et vous conseille. C'est en sa divine intervention que j'espère. C'est là mon dernier mot.

« A vos genoux, mon père. Votre fils respectueux,

« ETTORE ANAFESTO, DES PRINCES DE VARÈSE. »

En achevant la lecture de cette lettre, le vieux patriote chancelait comme un chêne secoué par l'orage. Une lutte violente semblait se livrer en lui. Il relut plusieurs fois la lettre étrange qui était demeurée dans ses mains. Après la dernière lecture, il demeura longtemps ablimé dans ses pensées. Enfin il sembla avoir pris une détermination et se releva soudain. Il était livide et paraissait aussi résolu que résigné.

— La volonté de Dieu soit faite, dit-il. Puisque nous n'avons pas pu sauver les empires et que nous sommes impuissants à les relever, sauvons du moins la vie des enfants.

(*A suivre*). ÉDOUARD DIDIER.

Les Menus de la Saison

Février.

DINER DE 12 PERSONNES

POTAGE

Printanier aux quenelles.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Croquettes de queues d'écrevisses.

POISSON

Truites, sauce persil et diplomate.

RELEVÉ

Selle de mouton à l'anglaise.

ENTRÉES

Ris de veau aux pointes d'asperges.
Filets de lapereaux à la Conti.

ROT

Poularde rôtie aux truffes.

ENTREMETS

Artichauts à la barigoule.
Riz à l'ananas.

Pour qui serait embarrassé dans l'exécution de ce menu par *les filets de lapereaux à la Conti*, je donne la recette.

Enlever les filets des lapereaux; les parer en en arrondissant le gros bout; puis pratiquer dans les deux tiers de la longueur cinq flaches; en rouler les bouts et leur donner la forme de colimaçons. Les sauter au beurre recouverts de bardes de lard, les dresser en couronne dans une croustade; garnir le milieu de quenelles de lapereaux et sarcer avec de l'espagnole mêlée à du vin de Bordeaux rouge et réduite.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

L'*Éducation dans la famille* est une nouvelle méthode d'enseignement indispensable aux mères de famille qui veulent surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Voir sur notre couverture les conditions de la souscription.

Pour être toujours jeune, belle, séduisante, c'est-à-dire pour posséder un teint d'une fraîcheur de lis et de roses, avoir une chair nacrée et douce comme le satin, il n'y a au monde qu'un moyen, qui consiste dans l'emploi intelligent de la *Veloutine Viard*. Que les femmes qui ne la connaissent pas en essayent; rien n'est plus facile ni moins coûteux : il suffit de s'adresser à M. VIARD (2, place du Palais-Royal). On lui demande, à titre d'échantillon, une boîte du prix de 3 fr. 50, en joignant la somme en timbres-poste. L'envoi est bientôt expédié; arrivée à destination, la boîte est encore plus vite ouverte, car les femmes sont curieuses et l'essai répond si bien à ce que l'on attend du talisman, que la dame, en consultant son miroir, reste toute surprise et jure qu'elle n'emploiera plus d'autre poudre.

Cette veloutine est, à vrai dire, la plus fine, la plus adhérente que nous connaissions; blanche, rosée ou de couleur bistre, elle est établie de manière à convenir à toutes les carnations, à en augmenter la fraîcheur et le velouté, tout en leur conservant leur caractère particulier.

La clientèle si nombreuse et si aristocratique de la *Veloutine Viard* s'est faite d'elle-même par propagande intime. Femmes du monde, artistes réputées pour leur beauté, toutes s'entendent sur ce point. Quel plus bel éloge pourrait-on imaginer?

AUX MÈRES DE FAMILLE

Il n'est aucune de vous, mesdames, qui ne se soit souvent trouvée dans l'obligation, bien dure et bien pénible pour son cœur de mère, de contraindre son enfant à avaler une purgation. Eh bien, réjouissez-vous, avec le *tamar indien Grillon* toute préoccupation disparaît.

Le *tamar* indien est un bonbon aussi joli à l'œil qu'agréable au goût; on le donne à manger le soir en couchant l'enfant la digestion du dîner étant faite; l'effet se produit le lendemain matin.

Composé avec un fruit rafraîchissant, le *tamar indien Grillon* peut être donné à tous les âges sans inconvénient.

Chez les enfants ayant des convulsions, il diminue la durée et la fréquence des accès, et surtout permet d'éviter la congestion cérébrale si souvent funeste en pareil cas.

Il rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, et n'a pas les inconvénients des autres purgatifs. — Paris, pharmacie GRILLON, 25, rue de Grammont, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. 50 cent. la boîte.

26. CHATELAINE.

Rébus

Explication du dernier rébus : L'emprunt nouveau de la Ville de Paris la mettra à même d'achever les travaux suspendus.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général*, 132, *rue de Rivoli*.

Au moment des réceptions et des bals, employez la SERVIETTE MAGIQUE, pour remettre à neuf, par le frottement, sans poudre ni brosse, *argenterie, vieux, or, bijoux*, 6. serv.: 3 fr.: *franco* en France : 4 fr. Avec la *serviette double*, préparée, pour le cuivre et l'acier, on entretient à neuf *harnais, mors, étriers, suspensions, flambeaux*, etc. 6 serv. : 6 fr.: *franco* en France : 8 fr. F. Ampenet, 92, rue Richelieu, Paris. (En vente chez les quincailliers.)

PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée d'Auvergne. — Adressez-vous directement à la maison d'ouvrage en question; on satisfera pleinement à votre demande.

Mlle E. R., La Rochelle. — Vous aurez le dessin demandé.

Comtesse de S. — Il faudra toujours vous résigner à couper ce châle. Vous ferez faire une sorte de tunique nouée derrière et semblable à une gravure coloriée publiée il y a quelque temps dans le journal; si vous le désirez, on vous enverra cette gravure. Les petits garçons s'habillent ainsi jusqu'à douze ou quinze ans, suivant leur taille.

Mme D. — Je vous ai écrit à ce sujet une lettre de quatre pages. Je regrette que les explications que je vous ai données ne vous paraissent pas suffisantes; mais il m'est impossible, malgré la meilleure volonté, de faire mieux ... et vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que je perdrais en correspondances de ce genre le temps que je dois consacrer au journal que vous voulez bien aimer un peu. Je compte néanmoins traiter cette question dans un prochain Courrier.

Fidèle abonnée. — Les mélodies de Gounod sont édit'ées par Choudens, rue Saint-Honoré, mais se trouvent chez tous les marchands de musique; le volume coûte 10 fr. net. Je vous conseille de faire à vos jeunes filles des tuniques boutonnant derrière ou devant, mais de la forme indiquée par la gravure coloriée du dernier numéro de la *Revue*. Si vous êtes abonnée à l'édition sans gravure coloriée, on vous expédiera celle dont je vous parle moyennant 30 centimes en timbres-poste.

Jeanne C. L. — Votre idée est très-bonne. Les entre-deux de guipure seraient plus solides. On a déjà donné le patron bien des fois: si vous désirez un numéro où il se trouve, je vous le ferai acquérir moyennant 50 centimes; vous l'aurez plus promptement. A votre arrivée à Paris, venez me voir à la *Revue*, je vous donnerai de vive voix les renseignements qui vous seront nécessaires. Je reçois le mercredi de trois à six heures, et le vendredi de quatre à cinq heures. Je prends note de votre demande pour le poul.

Mme J. T. — J'ai dit plusieurs fois que le véritable cachemire de l'Inde coûtait 11 fr. 50 cent. le mètre en 1 mètre 25 centimètres de large. Vous ferez bien de vous faire inscrire, si vous désirez la collection d'échantillons, car les demandes en ce genre que reçoit M. Lehoussel sont très-nombreuses, vous subiriez un retard, et vous me paraissez très-pressée d'avoir ce costume. Écrivez donc directement à la maison de l'*Union des Indes*, 1, rue Auber. J'approuve fort votre combinaison de costume faille pain brûlé et cachemire de l'Inde gris, avec garnitures de faille.

Mme R. de R. — Je lis les lettres de nos abonnées avec le plus vif intérêt, et la vôtre m'a particulièrement touchée; votre sympathie m'est précieuse, croyez-le. Continuez à élever vos filles dans ces sages idées, vous en ferez des femmes parfaites. J'étais certaine à l'avance que vous remercieriez votre journal de vous avoir fait connaître la publication de Mmes Fabre et Gentilhomme, l'*Éducation dans la famille*.

Jeanne. — Jupon de velours, tunique drapée en cachemire de l'Inde bleu de ciel, avec nœuds de velours noir. La forme que vous avez choisie est très-bien.

Près de mon bébé. — Oui et non, suivant le cas. Me comprenez-vous?

S. D. V. — A bientôt le dessin. Merci pour tant de confiance.

Un conseil. — Un conseil en semblable matière est toujours chose fort délicate. Je ne puis, à cette place, vous dire toute ma pensée. Puisque vous m'annoncez votre visite, je me reserve de vous donner mon appréciation de vive voix.

Morguerite de T. — Parmi les bandes en broderie Renaissance que la *Revue* a publiées, il s'en trouve qui rempliraient très-bien votre but. J'approuve votre projet; travaillez bien, et vous aurez cet été une charmante toilette.

Mme J. V. — Ne vous pressez pas de faire un choix; on ne se repent jamais d'avoir réfléchi. Sur votre robe de satin, drapez du tulle de soie moucheté de chenille ou brodé, ou de la gaze de Chambéry, et ornez le côté de la jupe d'une grosse et fort longue guirlande en traîne d'œillets de toutes couleurs. Adressez-vous pour cela à la couturière en question; c'est une véritable artiste.

A bientôt. — Je prends note de votre promesse. Quand vous aurez quelque recette d'économie, ou de cuisine même, qui soit peu ou point connue, je vous serai reconnaissante de me l'envoyer.

M. DE S.

P. S. — Je laisse quelques lettres sans réponse, me réservant de donner en particulier à mes correspondantes les renseignements qu'elles me demandent.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.